

Après l'AG.

Ces quelques propos pour réagir non pas à l'Assemblée générale elle-même de l'association *Rencontres Philosophiques Clermontoises* (6/6/2023), mais aux échanges qui l'ont suivie. AG qui, par votes à la quasi-unanimité, a approuvé le bilan des activités de l'année écoulée. L'équipe aux commandes est efficace.

Après accord là-dessus des opinions ont été exprimées sur le fonctionnement même de l'association. Je crois pourtant que la formule retenue - exposé suivi d'un échange avec l'auditoire - en manifeste clairement l'esprit : un lieu de réflexion, d'information aussi et surtout de dialogue, au sens premier (une parole raisonnée qui circule). Celui qui expose un point de vue (préparé, argumenté) s'attend à ce qu'il soit interrogé, examiné, débattu, peut-être contredit. C'est la règle du jeu – démocratique – chacun peut s'exprimer.

Mais on a observé que, de fait, certains s'exprimaient bien davantage que d'autres. L'explication me paraît très simple : ce sont tous d'anciens enseignants de philosophie, les concepts de cette discipline leur sont familiers. Si notre association s'appelait « histoire.63 » ou « physique.63 », ce sont les spécialistes de ces disciplines qu'on entendrait le plus souvent. Personnellement je ne me risquerais que prudemment sur ces terrains où ma culture est mince.

Ce qui me paraît essentiel, c'est d'encourager la réflexion et l'expression de tous, mais dans une perspective philosophique, c'est-à-dire générale, conceptuelle. On ne peut pas se contenter de se raconter, on n'est pas à une séance de thérapie de groupe, genre « philosophes anonymes ».

Peut-être est-il utile, à l'intention des non-philosophes, de démystifier un peu la formation philosophique. Dans le *Discours de la méthode* Descartes l'a fait avec sa simplicité magistrale coutumière : « La philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et de se faire admirer des moins savants. » Cette phrase sèche et précise, de constat, se détache, isolée, au sein d'un paragraphe où le philosophe énumère et juge les différentes disciplines qui lui ont été enseignées au collège (d'excellent niveau, estime-t-il). La philosophie qu'il désigne est donc celle de l'Ecole, sur qui s'abat cette évaluation tranchante : discipline d'une grande utilité sociale, maniant habilement la généralité mais sans prise sur le vrai – à bien distinguer du vraisemblable. A mots couverts le philosophe national signale la pente d'une telle formation : le verbalisme, cette posture si ancrée dans la culture européenne (et particulièrement française) . Un anthropologue comme Lévi-Strauss me semble maintenir cette défiance cartésienne à l'égard du langage quand il oppose à la pensée moderne celle du Sauvage (au sens de Rousseau) : « Nous trafiquons de nos idées ; lui s'en fait un trésor. » Cette formule provocante est donnée en conclusion d'une nouvelle approche de la forme de pensée qu'encore récemment nous nommions avec condescendance « primitive ». Synthétisant les travaux des ethnologues, Lévi-Strauss établit que cette pensée est parfaitement cohérente mais dans un champ exclusivement concret, sur le plan du sensible – que lui

manque donc le caractère exploratoire et conquérant d'une pensée audacieusement abstraite. En revanche elle « renoue les fils, replie inlassablement sur eux-mêmes tous les aspects du réel, qu'ils soient physiques, sociaux, ou mentaux ». Le Sauvage est ainsi « un thésauriseur logique » attaché à une intelligence du tout du vivant, incluant l'humain. Aux antipodes de cette « philosophie de la finitude », la civilisation industrielle a produit et développé un immense marché des idées, lieu d'un intense trafic, c'est-à-dire commerce, avec ses grands fournisseurs de base – les scientifiques - et ses régiments d'intermédiaires, souvent douteux – publicitaires, communicants. Dans ce monde la « mobilité intellectuelle » est une qualité d'adaptation décisive. Elle manque manifestement au Sauvage dont le mode de vie et de penser paraît dès lors condamné par le *marche ou crève* de l'Histoire. Mais notre positivisme appuyé en dernière instance sur une pensée scientifique qui ne cesse de découper et de fragmenter le réel pour mieux agir sur lui n'est-il pas en train de rencontrer ses propres limites dans l'évidence de son caractère écologiquement destructeur ? C'est la piste de réflexion que trace à présent Philippe Descola, continuateur de Lévi-Strauss, estimant qu'« il est temps de bifurquer et d'aménager le monde pour la vie face aux bouleversements écologiques » (*Le Monde*, 11/6/ 2023).

De fait, la formation philosophique apporte essentiellement une technique d'expression et la connaissance de quelques grands textes relevant de cette tradition. Il peut donc arriver que, lorsqu'un philosophe professionnel formule des opinions hors de son domaine de compétence, ces dernières n'aient pas plus de valeur que celles du premier venu. L'été 1940, les philosophes étaient-ils nombreux à Londres ? Présent : Raymond Aron, mais à part lui ? René Cassin (un des principaux rédacteurs de la Déclaration des droits de l'homme en 1948) était juriste. Au sein de la première petite cohorte des rebelles hexagonaux les profils intellectuels et idéologiques offraient une grande variété, de Daniel Cordier à Romain Gary. Il va sans dire que cette rapide observation ne dispense pas de l'examen historique, si instructif de la philosophie française pendant l'Occupation.

Je suis cartésien quant à la thèse de l'universalité de la raison – l'incipit du *Discours de la méthode* : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ». Tout le problème est dans l'usage que chacun fait de cette capacité fondamentale. Ce que Descartes affirme et explique dans les lignes qui suivent.

L'exercice auquel nous nous adonnons les mardis soirs est démocratique : on s'y présente à égalité, chacun avec son bagage, mais loin de tendre à un relativisme mou, un aplatissement généralisé de la pensée – à chacun son opinion (comme ses goûts) - on cherche à renforcer sa réflexion, à la muscler.

Bien entendu, toute réflexion personnelle se forme et se construit dans une société où fonctionne une culture. Socrate est grec, pas chinois. Confucius, c'est

l'inverse. De cette donnée, au fur et à mesure que le monde se mondialise, nous acquerrons une idée de plus en plus précise. D'appartenir à la culture qui depuis quelques siècles a dirigé et effectué cette mondialisation nous a occulté sa spécificité. Ou plus précisément l'a dispensée de se remettre en question. Les esprits les plus lucides du XX^e siècle, de Valéry à Lévi-Strauss, s'en aperçoivent. S'aperçoivent de quelque chose qui échappait aux philosophes, de Hegel à Husserl, et même Merleau-Ponty (relire « L'Orient et la philosophie »).

Un exemple : la formule de Marx : « Les hommes font leur propre histoire ». Elle relève pour nous de l'évidence : qui d'autre la ferait ? Qui croit encore, comme Bossuet, à l'intervention de la Providence divine ? Dieu au secours de l'humanité engluée dans un environnement empoisonné ? Mais la formule marxiste n'a pas du tout la même évidence pour des hommes, en Afrique, qui vivent dans des pays dont les frontières ont été tracées à la main, sur une carte, lors de la conférence de Berlin (1884) et dont la population a été amputée, pendant quelque trois siècles, d'une partie de ses forces vives – direction Amérique, pour servir de force de travail esclave. « L'homme africain qui n'est pas suffisamment entré dans l'Histoire » (président Sarkozy), on l'y a fait entrer sans lui demander son avis. On, c'est nous, ou plutôt nos ascendants, la beauté cossue des ports atlantiques – Bordeaux, La Rochelle, Nantes – en témoigne encore.

Personnellement il m'est impossible de penser à la philosophie sans l'associer à l'histoire – raison pour laquelle Foucault me semble demeurer la figure centrale de la philosophie française récente – mais je n'ai pas de cette philosophie une connaissance exhaustive. Je n'ai lu ni Lefort ni Gorz ni Simondon ni Bouveresse... A l'égard de mes propres assertions je suis réservé. Et l'accueil de mes topos le mardi me montre que je ne suis pas le seul.

J'apprécie la possibilité de pouvoir prolonger une discussion par un commentaire écrit. Chaque fois que je l'ai fait, c'est poussé par l'intérêt que j'avais trouvé à l'exposé. Il arrive même qu'un exposé me donne l'envie de reprendre la question, comme celui de Pierre Présumey sur la sagesse dans les fables de La Fontaine.

Enfin la suggestion d'Alain Mallet – droit d'interruption pour demander la définition d'un terme philosophique employé – me paraît judicieuse, utile. A chaque intervenant d'en juger et décider pour sa part.

Le projet des *Rencontres Philosophiques Clermontoises* tient la route. En 2024 l'association atteindra dix ans d'âge, cela se fête. J'ai proposé d'inviter François Jullien, philosophe si actif et si publiant ces dernières années, à venir s'expliquer à Clermont.

Jean-Pierre Bompied